



N^o 2. — 10 Juin 1823.

ÉCLAIRS.

L'Esprit du siècle. — Les Erreurs du Constitutionnel. — Incendie de Moscou. — Le Vieillard de la chaumière. — Histoire d'un habit brodé. — Les Descamisados — Lithographie. — Le Mercure de M. Tissot. — La Galerie de Rouen. — Corneille et M. de Jouy. — Le Héros et le Polichinel.

DE L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Nous avons annoncé que nous nous placerions à la hauteur des temps où nous vivons, et que notre mission aurait pour objet le présent et l'avenir : nous commencerons donc par examiner ce que l'on nomme communément *l'esprit du siècle*, c'est-à-dire la tendance actuelle du vulgaire des esprits.

La propagation rapide de toutes les idées, à l'aide de l'imprimerie ; la multiplication des rapports entre les

hommes , par suite des communications perfectionnées et des grandes vicissitudes modernes qui ont lancé les nations les unes sur les autres ; la destruction violente , au milieu des commotions précipitées , d'un grand nombre de droits , d'intérêts , de propriétés de toutes sortes ; ou bien leur déplacement , et leur répartition dans des mains nouvelles ; une foule d'usurpations récentes , légitimées par la nécessité , dont le scandale a pénétré par tout ; un système d'éducation imprudent et anarchique ; une littérature qui s'est mise presque en état d'hostilité contre la religion chrétienne , les institutions et la hiérarchie existante ; toutes ces causes réunies ont apporté dans la société européenne un remarquable changement. Il s'y est manifesté une tendance particulière et nouvelle , qu'il est aisé d'apercevoir , qu'il serait absurde de nier , imprudent de négliger , et dangereux d'abandonner à elle-même : car cette tendance est entièrement fautive , ainsi que nous allons le démontrer.

Le lien véritable , l'unique lien civil des sociétés (je ne parle point ici de la religion) , est une idée morale à laquelle l'universalité des hommes se rallie naturellement , lorsque le sens commun n'est point égaré. Cette idée , fort simple , s'exprime par un seul mot , *conservation*. Et ce mot renferme en lui toutes les garanties morales de l'ordre politique : la justice , le respect des individus et des choses , et même celui des temps antiques , l'antériorité étant , au fond , la seule base du droit commun.

L'idée de conservation est tellement la souveraine impérissable de l'ordre politique , qu'aussitôt que ces paroxismes du corps social qu'on nomme révolutions viennent à cesser , les mêmes hommes qui , pendant le désordre , la niaient ou la repoussaient parce qu'elle les gênait dans leurs entreprises , l'invoquent à leur tour pour protéger ce qu'ils ont acquis.

Ce lien moral s'est relâché dans certaines classes , par suite des circonstances indiquées plus haut. Ce qu'on nomme *l'esprit du siècle* est une tendance diamétralement opposée : ceux qui s'y abandonnent ne s'occupent pas de conserver , mais d'acquérir. Le sentiment commun qui les rallie peut s'exprimer , dans son sens le plus innocent , par le mot *espérance*.

Ce sentiment embrasse l'universalité des choses humaines : pouvoir , fortune , honneurs , plaisirs. Et voici la différence entre *l'esprit du siècle* et l'esprit social. Celui-ci , comme le père de famille , répartit à chacun une portion de biens ; il divise pour établir l'ordre , car l'ordre n'est que le résultat d'une sage division. *L'esprit du siècle* , comme une horde de ravisseurs , met d'abord tout en commun , sans s'occuper des querelles qui surviendront pour le partage. L'un prend pour axiome éternel , *à chacun le sien* ; l'autre décrète premièrement que *tout est à tous*.

L'esprit social comprime les ambitions déréglées , classe les espérances légitimes , enseigne à tout homme qui s'élève au-dessus de la sphère où la nature l'avait placé , qu'il doit se regarder comme une exception à la loi universelle ; *l'esprit du siècle* , au contraire , exalte sans mesure les désirs insensés , il établit comme loi générale que tout homme doit prétendre à tout , et il favorise à tel point le sentiment dominateur , que si tous les hommes étaient pénétrés de cet esprit , ils seraient les êtres les plus malheureux qu'on puisse imaginer , car pas un seul ne se consolerait de ne pas être au-dessus de tous les autres.

Voici encore une distinction frappante entre les deux principes. L'esprit social , ou conservateur , regarde les choses établies comme l'œuvre de la divine Providence , et ne se permet de remonter , dans ses combinaisons , que jusqu'à l'existence de ces choses ; il établit , en un mot , le droit sur le fait. Tandis que *l'esprit du siècle* ,

*

ou d'invasion, empiétant, en quelque sorte, sur le domaine de la Providence, se compose orgueilleusement, au moyen de quelques abstractions métaphysiques, un droit supérieur aux faits, pour s'autoriser à les renverser.

De même que le mot *conservation* renferme toutes les garanties de l'ordre social, de même le mot *espérance*, dans la signification politique que nous lui avons donnée, renferme toutes les conditions du désordre; il veut dire à la fois, désir d'innovation, renversement, violence, spoliation, usurpation, anarchie. Il n'y a rien de vacant en Europe.

L'ordre existant s'y compose de partages faits et de droits acquis. Les prétentions nouvelles ne peuvent se satisfaire qu'en renversant cet ordre, et la violence est indispensable, car le sentiment conservateur se défend; mais lorsqu'on aura spolié pour usurper, de quel droit se défendrait-on contre des usurpateurs nouveaux? J'ai entendu des apôtres de *l'esprit du siècle* répondre à cette objection: « Le plus grand nombre décidera toujours, « ainsi chacun pourra espérer d'avoir son tour (1). » Je ne

(1) Le plus grand nombre! Voilà pourtant où aboutit toute la théorie des révolutionnaires. Et ils se glorifient eux-mêmes d'avoir ce dernier terme pour résultat! Quand vous chercherez devant eux une base d'équité, ils vous diront que la volonté de la majorité les renferme toutes. Ainsi, ce ne sera plus la justice qui gouvernera le monde; ce sera l'arithmétique. La moitié, plus un, d'un peuple, aura toujours raison contre la moitié moins un. Elle pourra la spolier, l'emprisonner, la noyer même, car elle est *souveraine*. Voilà l'ordre que je ne puis souffrir. Je refuse cette part de *souveraineté* que vous m'offrez; le piège est trop grossier.

Je pourrais, dites-vous, me ranger toujours du côté de la majorité, et c'est en cela que consiste ma liberté: ainsi, pour n'être pas opprimé, j'ai la ressource d'être oppresseur? Mais non, je n'ai pas même cette ressource: car si je suis riche heureux, ho-

sache pas que la langue fournisse , pour exprimer un tel état de choses , un autre mot qu'*anarchie*.

La tendance dont nous nous occupons est une grande calamité pour l'espèce humaine ; la somme des biens est bornée , et les ambitions sont insatiables. Si le bonheur consiste à savoir régler ses désirs , tout système qui les excite immodérément n'est-il pas une source d'infortunes ? Celui-ci , d'ailleurs , fait naître inutilement une foule d'espérances qui ne peuvent jamais être réalisées. Que sert de me dire : Vous avez le droit de vous asseoir aux premiers rangs , si j'y vois toujours tous les sièges occupés ? Vous m'invitez , avec tous mes concitoyens , prétendus mes égaux , au banquet politique ; mais il n'y a de place que pour quelques convives : il y a mille à parier contre un que je resterai , avec vingt mille concurrents , à la porte. Pourquoi donc m'avez-vous alléché par cette trompeuse invitation ? Je serais resté chez moi , tout occupé de mes affaires et de mes petites combinaisons de bonheur domestique. Je ne me serais point exposé à éprouver ce désappointement que je regarde comme une injustice du sort et même comme une humiliation , car j'ai de l'amour-propre , et je me compare à ceux qui ont réussi. Cependant , qu'avez-vous gagné avec ce système ? En vous déclarant forcés d'appeler tout le monde , vous avez renoncé à acquérir des droits sur personne ; vous avez fait vingt mille mécontents comme moi , et quelques ingrats. Non , ce n'est pas là multiplier les jouissances sociales : c'est au contraire augmenter la somme des tourmens. Tantale est dévoré d'une soif ardente ; s'agit-il d'accroître son supplice ? on l'entoure d'ondes fraîches et

noré , je serai par cela même de la minorité. Tous ces avantages seront pour moi des motifs de terreur perpétuelle ; et cette terreur ne sera point vaine , car elle sera fondée sur les leçons et les exemples de l'histoire ancienne et moderne.

limpides, qu'il *espère* sans cesse atteindre, et qui fuient sans cesse devant ses lèvres.

Si l'on voulait pousser plus avant l'analyse de *l'esprit du siècle*, on trouverait qu'il se compose uniquement de sophismes. Obligé, pour être compris du vulgaire, de revêtir les formes des idées communes, sa première nécessité a été de changer la signification des mots : en voici un exemple entre mille. On entend retentir, d'un bout de l'Europe à l'autre, le mot liberté, et jamais il ne fut moins question d'en acquérir. Ce n'est pas la liberté qu'on demande, c'est la souveraineté. La liberté générale, dans les États, n'est autre chose que la somme des libertés particulières dont jouissent les citoyens ; elle réside d'abord dans la famille, puis dans la commune, puis dans la cité : or, ouvrez tous ces codes nouveaux, dictés par *l'esprit du siècle*, vous y verrez toutes ces libertés sacrifiées à la souveraineté. C'est parce qu'on a le dessein de s'en emparer, et qu'il faut aplanir toutes les routes. Dans le système révolutionnaire, qui dicte ces législations modernes si ridiculement vantées, la volonté de l'homme n'aurait pas même, pour sphère d'activité, l'intérieur de sa maison. Cette prétendue liberté ne laisserait sur la terre que deux classes d'habitans, des fonctionnaires et des esclaves ; et les neuf dixièmes de la population seraient forcés de salarier l'autre dixième, uniquement pour en être opprimés dans tous les instans de la vie, dans le fond des palais comme sous le chaume des cabanes.

Un tel système ne peut régir le monde ; c'est en vain que *l'esprit du siècle* le préconise, il est contre la nature des choses : aussi est-ce déjà une vérité d'observation vulgaire, que la révolution ne peut rien fonder. Comme un ouragan furieux, elle nivelle la société, et les rangs repaissent après son passage ; elle renverse les légitimités, et les légitimités renaissent de toutes parts. Sa violence confond tout pendant quelques instans, et l'égalité qui

en résulte ressemble assez à celle qui régnait dans les saturnales des esclaves de l'antiquité, avec cette différence pourtant que, l'ivresse une fois dissipée, il se trouve que le pouvoir et les propriétés ont réellement changé de mains, et que le sang des hommes a été abondamment versé.

Est-ce donc pour favoriser une semblable folie que les gouvernemens sont institués? Ne sont-ils pas les artisans obligés du bonheur des peuples, et comment ose-t-on leur proposer de suivre une impulsion qui ne conduit qu'à un abîme de malheurs? C'est, dites-vous, la volonté des peuples qui voient le bonheur à leur manière; et les gouvernemens doivent obéir. Je nie l'une et l'autre de ces propositions. Je nie que l'esprit public soit tellement perverti, qu'une grand partie des hommes ait renoncé, de gaieté de cœur, au sentiment de l'ordre et à la raison; et quelques centaines de sophistes qui déclament, qui écrivent et qui déraisonnent au nom de cent cinquante millions d'Européens, ne me feront pas changer d'opinion. Je nie aussi que, dans tout état de choses, les gouvernemens soient faits pour obéir. Leur mission est plus élevée : défenseurs nés de l'ordre social, leurs devoirs sont connus; sur leur diadème est écrit le mot *conservation*; et quand un délire nouveau, sous le nom d'*esprit du siècle*, porterait les hommes à vouloir effacer cette inscription, les gouvernemens ne sauraient le permettre, sous peine de périr eux-mêmes.

Lorsqu'une idée est généralement répandue, et lorsqu'un assez grand nombre de voix la proclament bruyamment, il se trouve par malheur certains hommes d'Etat qui se croient intéressés à s'en emparer pour gouverner le monde; et voilà ce qu'ils appellent se conformer à la marche du temps. *L'esprit du siècle* n'a pas manqué de trouver, dans quelques gouvernemens modernes, cette sorte de protection : de là cette égalité générale solennel-

lement proclamée et cette lice politique ouverte indistinctement à tous les individus ; de là tant de concessions faites à *l'esprit du siècle*, et toujours inutilement faites, parce que, ainsi que je crois l'avoir suffisamment démontré, cette tendance est fautive, et ne peut offrir aux gouvernemens aucun moyen de garantir leur propre sûreté ni celle de leurs sujets.

Au reste, *l'esprit du siècle* n'est pas aussi moderne qu'on voudrait nous le faire croire ; il y a long-temps qu'il s'est fait reconnaître à ses œuvres ; c'est lui qui, prêtant son secours aux auteurs de la réforme, mit d'abord l'Europe en feu au sujet du dogme, et fut ensuite arrêté dans sa marche par le sentiment commun de la morale religieuse ; c'est lui qui produisit les indépendans de la Grande-Bretagne, le régicide de Charles I^{er}, la tyrannie de Cromwell, et, dans des temps plus modernes, l'assemblée constituante, le régicide de Louis XVI, quatre cent mille martyrs et la tyrannie de Napoléon ; c'est lui qui a éguisé le poignard de Sand et celui de Louvel ; c'est lui qui réclamait naguère la déclaration des droits de l'homme et les couleurs de 93 ; c'est lui qui invitait les élèves de l'université à la révolte, et la force armée de tous les pays à se parjurer. Voilà *l'esprit du siècle* ; il s'est dévoilé avec beaucoup de franchise depuis quelques années. Il est bon qu'on ne le perde pas de vue, et qu'on sache le distinguer sous les diverses couleurs qu'il saura arborer, selon les temps et les lieux : car c'est là l'ennemi auquel les monarchies légitimes ont déclaré la guerre à Naples, à Turin, à Madrid ; ennemi redoutable sans doute, mais dont la puissance se dissiperait comme un vain souffle, si tous ceux qu'il a séduits se donnaient la peine de l'examiner avec les lumières de la saine raison, et de se prononcer ensuite, la main sur la conscience. A.



 PETITS ERRATA DU CONSTITUTIONNEL.

« La situation réelle de l'opinion publique en Espagne ne paraît plus douteuse. » — Ajoutez : Dans la haine qu'elle a vouée à la révolution.

« Il est impossible de s'y tromper, d'après les nouvelles récentes que nous avons reçues de la Péninsule. » — Ajoutez : L'enthousiasme des habitans à la vue de l'armée française, la fuite non interrompue de l'armée révolutionnaire, les mensonges des journaux libéraux de France, tout se joint pour proclamer hautement le vœu de l'opinion publique.

« Le parti représenté par l'armée de la Foi ne gagne point de terrain dans ce pays. » — Ajoutez : La preuve en est, que l'armée française est arrivée en poste à Madrid.

« Ce parti ne se présente nulle part sans éprouver une vive opposition de la part des constitutionnels. » — Ajoutez : Attendu que lesdits constitutionnels n'ont pas voulu accepter un seul combat, et qu'ils ont été poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à Barcelonne.

« C'est ainsi qu'une connaissance très-superficielle de l'opinion des Espagnols a compliqué les événemens de la Péninsule. » — Ajoutez : Et a mis les journaux libéraux dans le cas de dire une foule d'absurdités.

« C'était une chose importante à vérifier, que le vœu général de la Péninsule. » — Ajoutez : Car le *Constitutionnel*, le *Courrier*, et autres feuilles *ejusdem farinae*, n'en avaient pas la plus légère notion : ce qui est assez prouvé par la fausseté de leurs prédictions et de leurs conjectures.

Au lieu de : « Il est évident aujourd'hui que ce vœu est entièrement contraire à la restauration. » — Lisez : Il est évident aujourd'hui que ce vœu est entièrement contraire

à la révolution , puisque la révolution y est vaincue de toutes parts.

L'explication que nous venons de donner de cet article du *Constitutionnel* prouve que les pensées politiques de ce journal sont comme les fantômes : il suffit d'en approcher pour voir qu'elles ne sont rien. En conscience , le *Constitutionnel* s'est moqué cette fois de ses abonnés , en les croyant capables de digérer tant d'absurdité.

Peut-être a-t-il trop compté sur le sens des vers suivants :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Mais il n'a pas fait attention que ces vers ont été écrits dans les temps obscurs du pouvoir absolu , et qu'ils ne sont d'aucune application dans le siècle des lumières.

LITTÉRATURE POLITIQUE.

L'INCENDIE DE MOSCOU.

Moscou a été incendié : il y a douze ans à peu près que l'Europe connaît cet événement. Qu'est-ce qui a incendié Moscou ? voilà de quoi on s'était jusqu'à présent fort peu occupé. Le bruit avait couru que le gouverneur de la ville était l'auteur de cet embrasement. Chacun le jugeait à sa manière ; mais enfin on ne voyait dans son action , si elle était sienne , qu'une erreur du patriotisme , et personne ne songeait à lui en faire un crime. Tout à coup , et en 1823 , ce gouverneur , M. le comte Fédor de Rostopchine , se réveille : il est las d'entendre répéter depuis si longtemps qu'il a brûlé Moscou , et il prend la plume pour démontrer que la calomnie seule lui a attribué un désastre dont il est tout-à-fait innocent.

Il n'accuse personne, lui M. de Rostopchine ; mais il rappelle seulement un ordre du jour par lequel Buonaparte autorisait chaque régiment bivouaqué près de la ville à envoyer un nombre désigné de soldats pour piller les maisons déjà brûlées, et il remarque judicieusement que cette autorisation était fort encourageante. Au reste, le gouverneur ne répond que de lui ; il convient volontiers que le peuple russe est de caractère à détruire ses biens plutôt que de les livrer à l'ennemi, et je crois qu'en définitive son opinion est que les Français ont fini ce que les Moscovites avaient commencé.

Tenons toujours pour constant que M. de Rostopchine n'a pas ordonné l'incendie de Moscou. C'est à tort qu'on l'a dit d'un caractère violent : c'est l'homme le plus doux de la terre. Ses bulletins n'étaient pas flatteurs pour les Français, il ne leur adressait point de madrigaux ; mais vous lui permettrez bien d'avoir traité cavalièrement la nation française, lorsque dans les proclamations des généraux de notre armée on peignait les Russes comme des antropophages ayant un goût décidé pour la chair des petits enfans.

Ne s'est-on pas avisé aussi de prétendre que le gouverneur de Moscou était de basse extraction, et qu'il avait rempli la place de bouffon près de l'empereur Paul ? Qu'avez-vous dit là, *chiffonniers* de l'histoire, comme vous appelle élégamment M. de Rostopchine ? Sachez que vous parlez d'un homme qui descend en ligne directe de Gengis-Kan, et qui certainement *n'a jamais donné dans les bouffonneries.*

La brochure qu'a publiée le gouverneur de Moscou devait nécessairement amener une réponse. Il avait osé manifester son horreur pour ces gens *qui en sont venus au point d'envisager les révolutions comme un besoin de l'esprit du siècle.* Nos patriotes par excellence se sont sentis blessés, et sur-le-champ ils ont déterré, je ne sais

où, des lettres écrites par M. l'abbé Surrugues, ancien émigré français, et curé de Saint-Louis à Moscou. Ces lettres attribuent à M. de Rostopchine l'embrasement de la ville, et prouvent que les Français n'y ont concouru en rien. Il est bon de remarquer, en passant, que M. l'abbé Surrugues est mort en 1820, qu'il n'a pas publié ces lettres avant de mourir, et que rien ne nous en garantit l'authenticité. L'éditeur est un anonyme qui n'a pas trouvé apparemment que l'ouvrage fût assez injurieux pour le descendant de Gengi-Kan, car il l'a fait précéder d'une tirade extraite de défunt *l'Album*, dans laquelle on dit que M. de Rostopchine est un *lâche incendiaire, plus cruel et plus féroce que tous les calmouks du désert, dont il a l'épouvantable figure*. Il est impossible de pousser plus loin la haine : ne pas seulement permettre à un Russe d'avoir impunément le nez épaté !

Quoi qu'il en soit de toutes ces accusations, que résulte-t-il des explications respectives ? rien, sinon que Moscou a été brûlé. Mais quel a donc été le but des deux écrits ? on ne sait. Cependant peu de jours après la publication du sien, M. de Rostopchine, qui était exilé par son souverain, est retourné en Russie ; d'un autre côté, les lettres de M. l'abbé Surrugues sont très-flatteuses pour la mémoire de l'homme de Sainte-Hélène. Nos lecteurs trouveront peut-être dans ces deux faits de quoi s'expliquer pourquoi le gouverneur de Moscou et ses ennemis ont réciproquement pris la plume.

LE VIEILLARD DE LA CHAUMIÈRE.

Nouvelle.

Le vieux Simon touchait à la fin de sa carrière ; la neige avait blanchi plus de quatre-vingts fois le sommet de la montagne voisine depuis que la terre l'avait reçu, et le

poids du malheur, plus encore que celui des ans, avait abattu ses forces.

Une belle soirée d'automne, il s'était fait transporter sur le banc de gazon adossé sur sa pauvre chaumière ; les rayons pâlissans de l'astre des nuits venaient expirer à travers le feuillage de l'ormeau sur son front vénérable que couronnaient encore quelques cheveux blancs. Il avait l'air pensif, de grosses larmes roulaient dans ses yeux rougis par les chagrins, et ses quatre fils, groupés autour de lui, attendaient dans un religieux silence que le vieillard eût mis fin à ses réflexions.

« O mes enfans, leur dit-il, après quelques instans, « bientôt nous allons nous quitter, et je sens mes forces « défaillir, je sens que mon Dieu m'appelle ; mais ce mo- « ment fatal ne me paraît point effrayant : j'ai vécu sans « reproche, et je mourrai sans peur. Mais puisque vous « êtes tous réunis autour de votre vieux père, écoutez ! « ô mes enfans ! et apprenez de sa bouche ce que vous « avez toujours ignoré.

« Cette cabane est la seule demeure que vous ayez ja- « mais connue ; nés au milieu des pauvres, vous avez « cru que le Ciel y avait fait naître vos parens, et que la « Providence vous avait destinés à une vie obscure. Eh « bien ! prêtez-moi une oreille attentive, et apprenez ce « que vous deviez être, pour souffrir avec plus de mérite « les peines et les privations de votre nouvel état. Pour « moi, si j'ai quelquefois versé des larmes de regret, par- « donnez-les moi, ô mon Dieu, ce n'était pas sur mon « sort que je pleurais, c'était sur celui de mes enfans.

Le vieillard s'arrête, lève vers le Ciel ses regards attendris, et ses fils, vivement émus, profitant de cette courte interruption pour se rapprocher encore davantage de lui, bientôt il reprend en ces termes :

« On vous a raconté souvent ces jours de larmes et de « deuil où la France fut livrée en proie à l'insatiable avi-

« dité de farouches cannibales , ces jours de malédiction
 « où l'enfer paraissait déchaîné sur ce malheureux pays.
 « Les autels et les temples renversés ou souillés par les
 « plus infâmes orgies , les prêtres égorgés , toutes les ver-
 « tus proscrites , tous les vices déifiés , un Roi , un Bour-
 « bon , et son auguste compagne , la fille des Césars ,
 « tombant sous le fer des bourreaux , et un jeune prince ,
 « à peine essayant la vie , expirant sous les tourmens les
 « plus atroces : voilà les forfaits de la France révolution-
 « naire. Nos princes alors réunissaient sous la bannière
 « sans tache l'élite de cette antique noblesse , toujours
 « brave , toujours fidèle , et trois générations de héros la
 « menaient souvent au chemin de la victoire et toujours
 « à celui de l'honneur.

« Issu d'une famille ancienne où les vertus étaient hé-
 « réditaires , j'étais entré de bonne heure au service , et
 « déjà un régiment obéissait à mes ordres. Tout à coup la
 « révolution éclate , les offres les plus avantageuses me
 « sont faites , l'avancement le plus rapide m'est proposé
 « si je voulais sacrifier à Baal. L'honneur et le devoir par-
 « laient , pouvais-je balancer ? Je quitte tout , et mes pa-
 « rens , trop âgés pour me suivre , mais dont je reçus au
 « moins en partant la dernière bénédiction , et une fortune
 « considérable que je ne devais plus retrouver. J'eus bien-
 « tôt rejoint les héros de Condé sur la terre étrangère , et ,
 « pendant près de dix années , j'ai partagé leurs fatigues
 « et leur gloire.

« La dernière lueur d'espérance que nous avions tou-
 « jours conservée s'éteignit enfin. Abandonnés par les
 « étrangers , nous nous vîmes obligés de déposer nos
 « mousquets , et de quêter pour notre subsistance quel-
 « ques pièces de monnaie arrachées à la pitié : car nous
 « avions tout perdu , fors l'honneur.

« Je revis enfin la terre qui m'avait vu naître ; mais
 « hélas ! que tout y était changé pour moi ! Mes vieux

« parens n'existaient plus ; les chagrins et la misère les
 « avaient conduits au tombeau. Cette fortune brillante
 « que j'y avais laissée avait disparu. Tous mes amis
 « étaient tombés sous la hache des bourreaux. Un d'entre
 « eux , mon compagnon d'exil , massacré au champ des
 « martyrs , dans les plaines funestes de Quiberon , laissait
 « une fille vertueuse autant qu'infortunée. Je devais
 « la vie à son père , je crus devoir lui sacrifier tout ce
 « que j'avais , et unir mes destinées aux siennes. Oh !
 « qu'elle m'en a bien récompensé depuis ! C'est à elle ,
 « mes enfans , à qui vous devez le jour ! c'est cette mère
 « chérie que vous pleurez encore ! Oui , je puis le dire ,
 « sa mort est le premier chagrin qu'elle m'a causé.

« Les lieux témoins de mon enfance furent ceux que
 « je choisis pour ma demeure , et cette cabane isolée d'où
 « j'apercevais dans le lointain le toit du château paternel
 « fut celle où je voulus terminer mes jours. J'y trouvais
 « au moins des souvenirs.

« J'étais pauvre , j'étais malheureux ; mais l'espoir
 « pourtant me soutenait encore. — Un farouche étranger,
 « l'assassin d'un Bourbon , occupe le trône de nos
 « Rois ; il n'est pas étonnant , me disais-je , qu'il me laisse
 « languir dans la misère : je fus son ennemi , il ne me doit
 « rien. Peut-être qu'un jour le Tout-Puissant , lassé de
 « son orgueil et de ses crimes , le renversera dans sa colère ,
 « et alors.... J'espérais , et je me consolais.

« Enfin elle a lui cette aurore de bonheur qu'appelaient
 « de leurs vœux tous les bons Français. Le Dieu des armées
 « a dispersé les superbes , et le juste persécuté a
 « retrouvé ses droits. Ma patrie a cessé de gémir ; elle a
 « vu des jours plus heureux , et j'en ai béni l'Éternel....
 « Mais mon sort n'a pas changé.

« O mes fils ! je n'ai pas voulu mourir sans vous révéler
 « votre naissance et vos malheurs ; mais j'ai voulu aussi
 « que votre âme fût assez forte pour les apprendre sans

« en être ébranlée. Le temps en était arrivé ; j'ai dû vous
 « parler sans crainte, et vos cœurs m'ont déjà répondu par
 « le cri des héros vendéens : *Vive le Roi quand même !*

A. B.

MOEURS.

HISTOIRE D'UN HABIT BRODÉ.

Crébillon fit jadis parler un sophia ; Pope, dans sa *Dunciade*, prête un langage aux murs du temple de la Sottise. Ne serais-je pas excusé à mon tour en publiant l'histoire d'un habit, écrite par lui-même ? Tout est possible et vraisemblable quand le lecteur y met un peu de bonne volonté : ainsi j'abrège mon préambule et j'entre de suite en matière. C'est un habit qui parle :

J'ai été fabriqué à Louviers, avec les laines d'un inviolable de la minorité. Après avoir été confectionné le 19 mars 1815 par un habile tailleur, je fus endossé par un chaud partisan des Bourbons, qui me porta et me promena, à cette époque, chez tous les ministres du Roi. Le 20 mars j'avais subi une métamorphose complète : mon maître, assez *inconstant* de sa nature, me fit broder sur toutes les coutures, et complice de sa félonie et de ses bassesses, je fis avec lui mon entrée au conseil d'Etat.

Notre succès ne fut pas extrêmement brillant : cent jours s'écoulèrent à peine, que l'on me vendit à un tailleur qui se dépêcha de faire disparaître les aigles et les abeilles qui me décoraient, pour les remplacer par des fleurs de lis en or. Ainsi rajeuni, je fus acheté par un grand diplomate, royaliste boiteux, qui croyait avoir tous les droits possibles aux faveurs de la cour, sous prétexte qu'il avait servi la république et l'empire jusqu'à la dernière extrémité. Bien qu'il eût sous les yeux mille exemples qui pou-

vaient lui faire juger que ces titres-là étaient excellens, mon nouveau maître fut oublié; et pour lui prouver qu'il ne serait jamais rien, on lui donna sa retraite à la chambre des pairs. Furieux de ce désappointement, il me fit revendre par son laquais, à un jeune gascon qui venait d'être nommé ministre. Quoique taillé sur un très-grand patron, je me trouvais assez juste pour habiller un homme médiocre; je servis pendant long-temps, trop long-temps même, à faire valoir l'orgueilleuse insolence de celui qui me portait. Il n'y avait pas de jours que je ne reçusse les plus humbles salutations des adorateurs du soleil levant. Les libéraux même étaient souvent à genoux devant moi, et si je voulais raconter ici toutes les bassesses dont j'ai été témoin pendant quatre ans, je ne sais pas si je trouverais assez de papier à Paris pour les écrire.

Enfin mon patron fut éliminé; je fus revendu de nouveau dans sa défroque ministérielle. J'étais un peu usé, mais on me remit au foulon, et je repris assez de lustre pour devenir la parure obligée d'un académicien: c'était l'auteur des *Deux Gendres*. Il n'était plus depuis long-temps au nombre des immortels, mais il n'en persista pas moins à en conserver la qualité sur ses ouvrages et l'habit dans son armoire. Déjà très-humilié d'avoir vu succéder à ma broderie d'argent et d'or une simple broderie de soie, j'étais tout-à-fait désespéré de passer ainsi dans l'obscurité, dans un vestiaire, des jours que j'avais jadis employés à faire valoir, par mon éclat, une foule d'intrigans en place: heureusement mon maître fut nommé député. Alors je conçus quelque espoir de métamorphose; mais hélas! malgré sa sordide avarice, mon patron était fastueux, il ne me jugea pas digne de lui, se fit habiller à neuf, et me vendit pour payer son nouvel habit. Dégarni de toutes les broderies qui ne pouvaient être de mise que pour un savant et un homme d'esprit, je tombai sur le dos d'un célèbre banquier de la Chaussée-d'Antin, qui a

la manie de ne porter que des habits rapés ; vrai tartufe de simplicité et de modestie , il pousse , à cet égard , l'affectation si loin , qu'il serait tout-à-fait disposé à ne point mettre de culottes , si la mode en revenait encore une fois.

Me voilà donc devenu simple habit à la française. Je servis en cette qualité pendant six mois environ. Un chansonnier de marque assistait à tous les banquets où je me trouvais et payait à mon maître le loyer de sa table par des chansons libéro-bachiques , qui excitaient l'admiration de tous les boursiers et marchands d'argent de Paris , qui

Faisaient en bien mangeant l'éloge des couplets.

Je prenais , comme les autres , ma part de ces flatteries ; mais je trouvais qu'après avoir reçu chez mon ministre les félicitations des plus grands hommes de l'État , il était bien dur d'en être réduit aux misérables chansons d'un poète comme celui-là !... Toutefois je prenais ma honte en patience. Un ami de mon maître devient tout à coup propriétaire d'une belle maison , dont on lui fait cadeau ; cette première faveur le conduit à l'honneur insigné de la candidature à la Chambre des députés ; il est nommé par un collège bâtard du pays le plus royaliste de France , et sans m'en douter me voilà de nouveau appelé à d'autres fonctions. Mon maître , qui avait donné la maison , voulut aussi donner l'habit. Je suis accepté , essayé et renvoyé chez le brodeur. J'arrive enfin dans le sanctuaire des lois.

J'espérais bien , cette fois , que je ne changerais plus de destination ; mais hélas !... qui peut compter sur la stabilité des honneurs !... Le député dont je couvrais les épaules avait une très-mauvaise tête ; il monte un jour à la tribune , se démène comme un possédé , fait craquer toutes mes coutures , et après un discours horriblement énergique , il est chassé de la Chambre !... Me voilà encore une fois retombé dans l'oubli ; usé par tout le monde,

n'ayant plus l'espoir d'être employé , je ressemblais à ces vieux serviteurs que des ambitieux ont fait travailler toute leur vie à leur profit , et qu'ils rejettent dès qu'ils ne sont plus bons à rien.

Mon député , qui ne l'était presque plus , se déshabilla à son retour. Il était désespéré ; cependant une lettre qu'il reçut d'Espagne le remit un peu : elle était d'un chef de descamisados qui lui annonçait de grands succès. Pour reconnaître et récompenser son courage , mon maître résolut de lui envoyer une *carmagnole d'honneur*. En conséquence , comme je lui devenais inutile , il me fit couper pour me réduire à la juste dimension d'une veste , et m'expédia en Espagne. C'est là que je végète maintenant sous la forme d'une carmagnole. J'habille un misérable séditieux , et je me dis , en attendant que je devienne la proie de quelque mendiant : Ce que c'est que de nous !

LITHOGRAPHIE.

« Ah ! Messieurs , c'est une cruelle chose que les révo-
 « lutions ; je ne souffre pas moins de celle de France que
 « de celle de notre pays ; je suis bien en peine pour mes
 « parens. Je suis née à Frombaine , proche de Givét ; je
 « fais ce que je peux pour les engager à quitter la ville ,
 « et je ne peux pas en venir à bout ; cela me rend encore
 « plus malheureuse ! Ah ! Messieurs , il n'y a que Dieu ,
 « son Roi et sa patrie. » D'Avaray avait déjà fondu en
 larmes à l'action de la vieille ; j'étais ému , exalté de ce
 que d'sait la maîtresse. « Eh bien ! ma bonne , lui dis-je ,
 « puisque vous pensez ainsi , priez donc Dieu pour le Roi :
 « il est peut-être dans le plus grand danger de la vie ; il
 « a quitté Paris. — Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle , que me
 « dites-vous là ? — Oui , s'écria d'Avaray , voilà son frère ,
 « qui s'est sauvé en même temps que lui. — Et voilà ,

« ajoutai-je, l'ami qui m'a sauvé, » Alors je me jetai dans ses bras ; nos larmes se confondirent, Sayer, retiré dans un coin, essuyait ses yeux. La maîtresse, toute attendrie, me disait : « Vous êtes le frère de mon Roi ! Ah ! si j'osais
« vous toucher !.... — Faites mieux, ma bonne, em-
« brassez-moi. » La voiture était raccommodée, je donnai un louis à la vieille, elle voulut encore me baiser la main, je l'embrassai, et nous partîmes.

(*Extrait du Voyage à Bruxelles et à Coblentz.*)

REVUE DES THÉÂTRES.

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS.

L'à-propos intitulé *Pierre et Thomas Corneille* a eu un succès complet. Les auteurs, nommés au milieu des applaudissemens, sont MM. Romieu et Monnières. Leur ouvrage est plein d'esprit et d'intérêt ; mais il faut dire que les acteurs, et surtout mademoiselle Milen, ont beaucoup contribué à le faire réussir.

La recette s'est élevée à 3,000 fr.

On a vu avec plaisir à ce théâtre deux jeunes débutans, mademoiselle Brohan, dont le minois est piquant et le jeu naturel, et Nestor, qui serait bien plus comique s'il faisait moins de grimaces.

VAUDEVILLE.

Quelques congés indispensables et trois ou quatre indispositions sérieuses ont arrêté les représentations les plus lucratives de ce théâtre, et retardé les pièces nouvelles qui sont en répétition. Cependant il règne toujours une grande activité dans la rue de Chartres, et bientôt la reprise de la *Dame des belles Cousines*, et de la *Lanterne sourde*, marchant de front avec plusieurs nouveautés, y ramèneront le public qui, maintenant, en sait le chemin.

VARIÉTÉS.

Les auteurs de *l'Enfant de Paris*, ou *le Débit de consolations*, n'ont pas eu la prétention de faire une pièce ; ils n'ont voulu que mettre en action plusieurs de nos lithographies les plus origi-

nales. Nous ne leur reprochons donc pas la presque nullité du fonds de cette bluette ; mais nous les féliciterons de l'avoir égayée par des tableaux pleins de vérité , par la peinture de mœurs ignobles en effet , mais qui existent ; par des couplets tournés avec verve , et par des mots qui , si le bon goût les désapprouve , sont avoués par la folie. La muse des carrefours a bien aussi ses agréments , et , desservie par des sacrificateurs tels que Tiercelin , Brunet , Odry , Vernet et Lepeintre , ne saurait manquer d'avoir un culte assez brillant.

ÉCLATS.

M. Pierre-François Tissot vient de publier, dans la huitième livraison du *Mercur*e des libéraux , une ode intitulée *Joséphine*.

Dans la première strophe , M. Pierre-François Tissot , républicain , compare Napoléon au déluge.

Dans la quatrième , le héros est proclamé , pour la plus grande gloire du drapeau tricolore , *vainqueur des Pyramides* , lesquelles ne se doutaient probablement pas encore d'avoir été défaites en bataille rangée.

Dans les huitième et neuvième strophes , M. Pierre-François Tissot , sectateur de Bal , Balmas ou Baal , compare à son dieu Napoléon *rayonnant de lumière et brillant comme l'astre du jour*.

Dans la treizième , M. Pierre-François Tissot , converti , catholique et dévot , propose de prier Dieu sur le cercueil de saint Napoléon *comme on prie au pied d'un autel*.

La poésie a ses licences , mais ,
Celle-ci!

La Galère de Rouen continue de nous envoyer des ruades. Nous savons que ses rédacteurs sont ferrés , mais

leurs coups ne nous font pas grand mal. Tant que *la Gaieté* n'aura pas un meilleur équipage, nous sommes sûrs qu'elle ne pourra pas éviter notre grappin; les corsaires qui naviguent aujourd'hui sous son drapeau sont coulés bas par notre pavillon. Il n'y a rien actuellement de plus niais qu'un libéral, si ce n'est un journal qui se voue au ridicule en défendant cette opinion.

Décidément *Sylla* est la pièce de circonstance de messieurs les comédiens du Roi. Ils l'ont donnée le 16 août et le 22 janvier, à cause des solennités de la veille, et vendredi dernier, jour de l'anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, ils l'ont encore représentée. C'est un hommage délicat qu'ils ont ainsi rendu au père de la Melpomène française, et il faut être bien mal intentionné pour ne pas voir qu'ils ont voulu montrer par-là la différence qui existe entre un grand poète et M. Jouy.

Les journaux du midi contiennent chaque jour de nouveaux détails sur la réception que l'on fait à S. A. R. MADAME dans toutes les villes où elle passe : ces récits intéressans, joints aux nouvelles d'Espagne, réduisent nos libéraux aux plus douloureux silence. Ces pauvres gens sont battus partout, les événemens les font changer de couleur. C'est déjà quelque chose : la lumière du canon les éclairera tout-à-fait.

Le Pilote n'a plus la liberté de se promener dans les rues : c'est par suite de la mesure sanitaire que la police prend toujours dans l'été, pour détruire les chiens enragés.

Il y a eu chez un banquier de la Chaussée-d'Antin une grande réunion des soixante silencieux, dans le but d'examiner la conduite du comte de l'Abisbal. On y remarquait en outre le prince de T***, l'abbé de Pr**, et M. B. C. Il a été décidé, à l'unanimité, que l'Abisbal n'était plus ni un grand général, ni un bon citoyen, ni un héros. Les membres de cette inquisition jacobine l'ont dépouillé de tous ses talens avec autant de facilité qu'ils l'en avaient revêtu. M. B. C. criait le plus, s'étonnant que l'on pût changer ainsi en vingt-quatre heures.

Le Constitutionnel du 6 éclate contre les royalistes, à propos de M. Casimir Delavigne, en termes si insolens, qu'on n'en trouve plus pour lui répondre. Ce misérable journal se permet de dire que le parti du Roi est dégradé et flétri. Il nous semble entendre un voleur de grand chemin traiter les honnêtes gens de coquins, quand il ne peut parvenir à les dépouiller. Heureusement que ces injures sont les dernières convulsions d'un frénétique qui se sent mourir.

A Lyon, des amis du bien commun ont voulu prendre la défense de l'un de leurs semblables, et ont forcé la garde qui venait pour arrêter un voleur. Il n'y a pas de réflexion à faire sur un événement pareil : les libéraux se soutiennent entre eux, voilà tout ce que cela prouve.

Le Journal du Nord répète, après la *Gazette universelle d'Augsbourg*, que *le Pilote* est le journal de Mina. Il est bon d'enregistrer cette nouvelle, elle nous explique pourquoi M. T.... est si bon Espagnol dans ce moment et si mauvais Français dans tous les temps. On ajoute que *le Pilote* sera désormais imprimé en espagnol.

Le chirurgien O'Meara va être mis en jugement pour son écrit imposteur connu sous le titre de *Cri de Sainte-Hélène*. Nous verrons s'il ne sera condamné qu'à un mois de prison, et s'il publiera un *Emile à la tour de Londres*, comme certains charlatans de nos jours, qui saisissent toutes les occasions pour vendre leurs drogues au public.

Les courtauts, canuts, et autres petits fabricans d'indiennes, de cotonnades et de faux cachemires de Lyon, ont voulu organiser au théâtre de cette ville une petite sédition de circonstance, pour empêcher le feu sacré de la révolte de s'éteindre tout-à-fait; mais la force armée est venue, et messieurs les calicots, qui devraient pourtant savoir ce qu'en vaut l'aune, n'ont pas été les bons marchands de l'aventure. On désirerait savoir si l'ancien député Corcelles, qui a fait rire Paris pendant si long-temps, n'était pas un des auteurs de cette représentation?

Une dame à qui l'on disait dernièrement que Mina avait été blessé à l'affaire de Vic se plaignit des lenteurs de la campagne, et dit avec humeur: Il faudrait pourtant qu'on en terminat (en terre Mina).

On assure que M. Séraphin, directeur du théâtre de Polichinel, se propose d'attaquer Mazurier en contrefaçon.
